Document generated on 08/12/2025 5:55 p.m.

Québec français

La maison Trestler ou le procès de l'Histoire et du patriarcat

Aurélien Boivin

Number 140, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50486ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (2006). Review of [*La maison Trestler* ou le procès de l'Histoire et du patriarcat]. *Québec français*, (140), 93–96.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

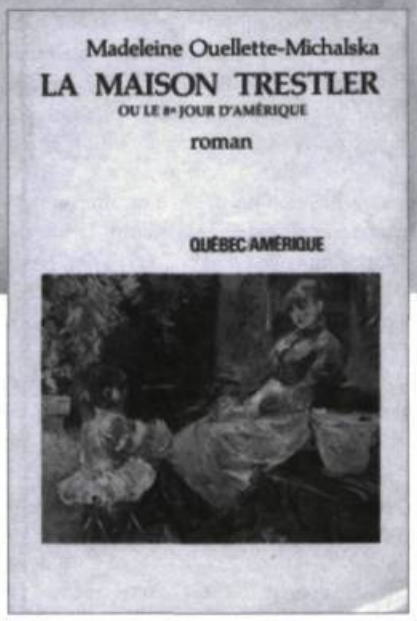
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La maison Trestler

ou le procès de l'Histoire et du patriarcat



Publié en 1984, réédité en 1995, *La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique*[1] a valu à Madeleine Ouellette-Michalska le prix Molson de l'Académie canadienne-française, où elle a été reçue comme membre en 1985. C'est à la suite d'un reportage d'Hélène-Andrée Bizier, publié dans *Perspectives*, sur cette maison historique qui donne son titre au roman, que l'auteure, l'une des rares écrivaines avec Mgr Félix-Antoine Savard, André Major, Jacques Godbout et quelques autres à avoir tâté des quatre genres littéraires, a décidé d'y consacrer un roman, qui fut presque unanimement acclamé par la critique, voire par certains analystes comme son meilleur roman ou comme « le meilleur roman de la saison[2] ».

De quoi s'agit-il ?

Il n'est certes pas facile de résumer *La maison Trestler*, car c'est « à la fois [l'histoire] d'une femme et DES FEMMES, d'un individu et d'une collectivité, d'une existence et d'une époque[3] ». Madeleine Ouellette-Michalska, par l'entremise de sa narratrice, qui lui ressemble comme son double, puisqu'elle a été, elle aussi, journaliste, a beaucoup voyagé pour participer à des rencontres, congrès, colloques, séminaires un peu partout dans le monde, a épousé un étranger, etc., imagine une romancière qui, à la suite d'une visite à la maison Trestler, décide, après avoir consulté des documents historiques conservés par les nouveaux propriétaires, d'écrire un roman et d'imaginer les personnages qui ont habité ce lieu depuis la fin du XVIIIe siècle. Elle s'intéresse au propriétaire, J. J. Trestler, un mercenaire allemand, venu, mais trop tard, pour participer aux côtés des Britanniques à la défense du Canada contre les envahisseurs américains en 1775. Mais c'est surtout sa fille cadette, née d'un premier mariage, que la romancière met en scène dans cette histoire qui se développe en deux volets. Il y a d'abord l'histoire de Catherine, l'insoumise, qui résiste à son père, qui la déshérite après son mariage, car il la destinait à un riche bourgeois et non à un simple petit commis aux écritures. Soutenue par son mari, la jeune femme, mineure, intente à son père un procès pour récupérer sa part d'héritage qu'elle destine à ses futurs enfants. Avant de mourir, son père accepte finalement de donner satisfaction à sa fille, mais refuse de voir son premier petit-fils. Quant à la deuxième histoire, elle concerne la vie ou le quotidien de la romancière, qui rend souvent visite aux propriétaires de la maison, Ève et Benjamin, en réalité, Judith et Louis Dubuc, qui ont transformé la maison en Centre culturel. La narratrice plonge dans son passé, dans son enfance, qui ne fut pas très heureuse, et fait part de ses angoisses, de ses joies et de ses peines, surtout depuis le départ de son mari, de ses difficultés aussi rencontrées dans le processus d'écriture de son roman, en particulier sur sa cohérence avec l'Histoire et sur la vérité historique.

Le titre

Il rappelle l'existence réelle de la maison Trestler, érigée en 1798 à Dorion, sur les bords enchanteurs du lac des Deux-Montagnes par un simple soldat d'origine allemande, J. J. Trestler, d'abord petit commerçant ambulant mais vite devenu le plus riche négociant de son village et de la région. Il a fait graver sur la façade cette inscription : « *Ô grand Dieu – J. J. Trestler, 1798* », alors qu'on peut lire sur deux pierres qui garnissent les ailes est et ouest de l'habitation : « *À Dieu la gloire – J. J. Trestler, 1805* » (p. 75), cette dernière inscription ajoutée sans doute au moment de l'agrandissement, terminé en 1806. Quant au sous-titre, il faut l'associer au mythe de l'Amérique, dont nous a déjà parlé Jean Morency[4], cette Amérique qui « ne se comprend qu'à rebours », selon la narratrice, « continent découvert par hasard le huitième jour de la semaine sur la route de l'encens, des soieries et des épices » (p. 88). Dans la première édition du roman, on trouvait ce passage, supprimé en 1995, qui, avec son emprunt à la Genèse et à la création du monde, expliquait le sous-titre : « Dieu créa le monde en sept jours et il se reposa ensuite. Il aurait mieux fait de continuer sa besogne » (1984, p. 18) et de le consacrer à l'Amérique, plus particulièrement au Québec pour que ce presque pays échappe à la mainmise étrangère, britannique, française et, surtout, américaine. Mais « le huitième jour d'Amérique ne figurait pas au calendrier romain. Sur cette terre abandonnée, l'insolite était l'ultime compensation » (p. 115). L'auteure s'est elle-même expliquée sur ce titre dans un entretien accordé à Gérald Gaudet en 1985 : « L'Amérique c'est la métaphore de l'imprévisible, de ce qui pourrait advenir si on permettait au réel d'advenir, si on ne le dirigeait pas toujours, si on ne tentait pas toujours de le contrôler par nos choix historiques, nos choix idéologiques. Le huitième jour de l'Amérique, il n'est pas advenu encore[5] ».

Le lieu et le temps (la durée)

La maison Trestler se déroule en grande partie à Dorion, de 1798 à 1813, là où a été érigée cette historique habitation bourgeoise, qui donne son titre au roman. C'est là que se rend la narratrice pour se documenter afin de donner suite à son coup de foudre : rappeler le souvenir de cette demeure somptueuse qui,

après avoir connu tant d'heures fastes, a été abandonnée pendant plusieurs années, et pour lui consacrer un roman, celui que l'on lit. C'est d'ailleurs dans ses murs que vit, sans trop de problèmes, la famille Trestler, jusqu'au départ précipité de la fougueuse Catherine, puis jusqu'à la mort du père, qui provoque « la chute de la maison Trestler », expression qui n'est pas sans rappeler le titre d'une nouvelle fantastique de Edgar Allan Poe, « La chute de la maison Usher ». Après leur mariage, célébré dans la plus stricte intimité en l'absence du père de Catherine et de sa belle-mère, le 19 mars 1809, Catherine et Éléazar s'installent à Saint-Michel de Vaudreuil (p. 187), « petit village tranquille formé d'habitations clairsemées, dans une maison basse entourée d'une haie dégarnie » (*ibid.*), faisant contraste avec le faste de la maison Trestler. Éléazar se rend une fois au marché public de Montréal, décrit avec précision (p. 202-209).

Plusieurs événements historiques sont commentés, tels les invasions américaines de 1775 avec le général Montgomery, et celle de 1812, où le général canadien Michel de Salaberry se couvre de gloire en repoussant, avec ses trois cents hommes, les troupes américaines comptant plus de quatre mille hommes. La narratrice fait encore allusion à la lutte entre francophones et anglophones au lendemain de la division du pays en Haut et Bas-Canada, allusion aux rivalités entre le journal *Le Canadien* et le *Quebec Mercury*, au mandement de M^gr^ Plessis, condamnant « les loisirs qui conduisent au désordre » (p. 175), comme la danse et les sorties, car le peuple, estime-t-on, « ne doit s'adonner qu'à des occupations profitables » (*ibid.*), etc.

Quant au volet plus autobiographique, il se déroule au présent. La narratrice est réfugiée dans son « bungalow de banlieue », situé dans une presqu'île, « maison percée de fenêtres panoramiques rendant sensible la progression du jour » (p. 195). Cette histoire se déroule un peu après la visite officielle du premier ministre français Raymond Barre, en 1978, qui aurait habité la maison Trestler avec son épouse et son fils. La romancière fait encore allusion au cri du général de Gaulle (p. 115), à la Crise d'octobre (p. 274), au rapatriement de la constitution en 1982 avec le rappel de la visite de la Reine Elizabeth II (p. 252)...

La structure

C'est la structure, combinée avec une narration efficace et moderne, à double, voire à triple narrateur, qui fait la force et la richesse de ce roman unique pour l'époque, même si François Hébert ne semble pas avoir apprécié[6]. L'intrigue, non linéaire, éclatée même, qui exige une attention soutenue de la part du lecteur, passe constamment de la réalité historique à la fiction, du passé au présent, passé dans le cas de l'histoire réelle de la maison Trestler et de la visite de Monsieur B (pour Barre), histoire parfois (souvent ?) inventée de Catherine, des conflits entre francophones et anglophones, entre Canadiens et Américains, entre le Québec et la France, qui a laissé tomber sa colonie. Mais la narratrice est convaincue : la visite de Monsieur B n'y changerait rien : « Nous resterions les missionnaires de la francophonie. Opiniâtres dans notre refus des *week-end*, *shopping* ou *parking* du pays mère qui souhaiterait parler anglais, la langue de l'Amérique, nous continuerions de rouler le rocher de Sisyphe, heureux de nous consacrer à un destin sublime » (p. 66). Car, selon la narratrice, les Québécois, « mangeurs de soupe au pois » (p. 256), différents par la langue et la culture des autres habitants de l'Amérique, sont des êtres à part, souvent considérés comme « les bâtards du Nouveau Monde. Ni Français, ni Américains » (p. 59), qui ont toutefois, comme les Anglais du Canada, peur des envahisseurs et envahissants Américains, et qui ont « été floués par l'histoire. Ici, il n'y avait pas de généalogie, mais des générations. Pas de territoire, mais des terres à l'infini. Pas de pays, mais des paysages, des saisons, quatre, prétendaient les anciens manuels de géographie » (p. 66). La narration de ce volet du quotidien est au présent.

Les personnages

La narratrice. On l'a dit, elle ressemble étrangement à l'auteure. Elle a été séduite, conquise, ensorcelée (p. 21) dès son jeune âge par la maison Trestler, qui, du plus loin qu'elle se souvienne, l'a toujours interpellée. De descendance américaine – ses ancêtres sont venus de Lowell –, elle n'a pas nécessairement connue une enfance heureuse, pas plus que son héroïne d'ailleurs. Elle a marié un Polonais d'origine juive, qui l'a abandonnée pour « une walkyrie slave » (p. 259). Cette séparation remet d'ailleurs en cause l'écriture du roman : « Écrire m'est devenu difficile. Bouger me demande un effort. Je voudrais dormir du sommeil des aphasiques. Je voudrais rompre l'élan compulsif qui pousse à faire du texte quand hurler suffirait à traduire le mal de vivre » (p. 260). Voilà qui la distingue de l'héroïne, qu'elle croyait son double et qui connaît le bonheur avec son mari Éléazar. Elle trouvera toutefois la force de terminer son récit pour elle-même d'abord (p. 261) : « On ne peut rien contre ce qui doit finir, mais la réalité du texte tempère le désir de mort [...] les pages remplies éludent l'insoutenable question du vide » (p. 261).

Catherine. C'est, on l'a dit, autour d'elle que la narratrice construit son récit, car Catherine lui ressemble, comme son double : « Dans la nuit, je rêve à Catherine. Je suis Catherine. Elle est le double inventant les mots insaisissables [...] Mêmes traits, même détermination, même fragilité calculée » (p. 49). Adolescente insoumise, elle refuse d'une façon catégorique le pouvoir patriarcal. Enfant rebelle, elle défie l'autorité paternelle, refuse, ainsi que l'a écrit Lori Saint-Martin, « les valeurs figées de la bourgeoisie ». Elle avait un an et demi quand sa mère, Marguerite Noël, est décédée en mettant au monde sa cinquième fille, dont deux seulement ont survécu. Elle haït sa belle-mère, qu'elle soupçonne, devenue adolescente, de vouloir protéger et établir ses deux fils, les demi-frères de Catherine, qu'elle ne tient pas en haute estime, pas plus que son père d'ailleurs, elle la révoltée, l'avide de vie et de désir. Pour prendre ses distances avec son père et avec les Trestler, elle se donne volontairement à celui qu'elle aime mais que son père refuse comme gendre, non pas tant parce qu'il a déshonoré sa famille – et encore sous son toit –, mais bien parce qu'il n'est pas fortuné et qu'il n'appartient pas à la bourgeoisie. Il le considère comme « [u]n vrai va-nu-pieds » (p. 182). Pour avoir épousé cet homme, son père la déshérite par acte notarié, le jour même de son mariage, et lui interdit de remettre les pieds au domaine. Sous la pression de son mari, Catherine intente un procès à son père dont la cause traîne jusqu'en 1812. L'entente survient hors cour, à ce qu'il semble, puisque le père, le 27 octobre de la même année, donne rendez-vous à sa fille à la maison Trestler, « lieu de la défaite commune » (p. 295), pour les avantager, elle et ses enfants, à sa majorité, en échange de son renoncement aux droits de succession de feue Marguerite Noël (p. 296).

J. J. Trestler. Johan Joseph (p. 134) ou Jean Jospeh. Recopions les bribes de biographie que la romancière a trouvées dans les archives de la maison : « *1757 – Naissance à Mannheim, duché de Bade, Allemagne, de J. J. Trestler, fils de Henry Tröstler et de Magdeleine Seitten. 1776 – engagé comme mercenaire contre la guerre de l'Indépendance américaine, J. J. Trestler arrive à Québec avec le régiment Hesse-Hanau, compagnie du major Franken. 1783 – licencié, il demeure à Montréal et devient marchand ambulant* » (p. 34). Il s'établit ensuite à Dorion et devient rapidement le plus riche négociant du village et de la région (p. 34) et député à la Chambre d'Assemblée (p. 174, 182). C'est un homme sévère, qui croit en sa caste, d'où son refus de voir ses filles épouser des gens qui ne sont pas de sa classe. Il incarne, évidemment, le patriarcat, que refuse Catherine. Il est l'égal de Dieu, dans l'esprit de sa fille cadette, tant il représente l'autorité, que n'accepte pas sa fille cadette.

Madeleine. Sœur aînée de Catherine, avec qui la romancière avait d'abord pensé construire son roman, ayant même rédigé une vingtaine de pages sur elle, qu'elle a déchirées, car cet enfant est trop calme pour pouvoir lui ressembler. Madeleine est aux antipodes de sa sœur Catherine. Elle est plus discrète, plus effacée, plus soumise aussi à son père, à qui, incapable de révolte et de haine, elle voue un grand respect et une certaine admiration. Contrairement à sa cadette, elle ne s'oppose jamais à lui et accepte d'attendre sa majorité pour épouser celui qu'elle aime, un garçon du peuple, un simple commis aux écritures, lui aussi à l'emploi de son père.

Marie-Anne Curtius. C'est la deuxième épouse de Trestler, qui lui donnera deux fils, en plus de s'occuper, comme ses propres enfants, des deux filles du premier lit, selon la promesse qu'elle a faite, « générosité à laquelle elle se prêta, tout en sachant que nulle promesse n'est jamais tenue » (p. 39). Elle entend « éloigner au plus tôt ces deux filles par un mariage, et partager seule, avec ses fils, le cœur et la fortune de J. J. Trestler » (p. 100). Comme les femmes de l'époque, elle ne joue aucun rôle, sinon celui d'éducatrice, et est pratiquement invisible dans le roman.

Éléazar Hayst. Jeune écrivain de Vaudreuil (p. 124), c'est-à-dire qui maîtrise l'écriture, il devient commis et teneur de livres pour le compte de J. J. Trestler. Selon l'acte notarié, « [i]l devra travailler fidèlement pour son bourgeois, faire son profit, éviter son dommage et l'en avertir si tout autre venait à sa connaissance » (p. 124). Il devient rapidement amoureux de Catherine et ce coup de foudre des deux amants est l'un des plus beaux auquel il nous a été donné d'assister dans le roman québécois. À 22 ans, il épouse Catherine, alors âgée de 16 ans, et après son mariage, s'établit à Saint-Michel de Vaudreuil et devient commerçant ambulant ou colporteur. Il aime profondément Catherine, qui lui rend bien cet amour.

Adélaïde. Servante de la famille Trestler depuis plusieurs années, elle décide de quitter la maison et de suivre Catherine, ce qui lui vaut le qualificatif de traîtresse (p. 40).

Éva et **Benjamin**. Les propriétaires de la maison Trestler, au moment où la narratrice les visite pour se documenter. Il s'agit, en réalité, de Judith et Louis Dubuc, à qui la romancière dédie son roman, lors de sa parution en 1984.

Les thèmes (les principaux)

La révolte. Catherine est révoltée contre la société mâle, qu'incarne son père, qui lui refuse toute émancipation, toute liberté de choix. Proclamant haut et fort son droit au bonheur (p. 186) et à la vie, en somme, elle s'oppose à son père et l'affronte sur le terrain où il est le plus sensible, celui du choix de son amoureux et futur mari. Indépendante et insoumise, elle entend tracer elle-même sa propre voie, celle qu'elle entend suivre sans se la voir imposer, en épousant Éléazar, contre le gré de son père. Elle veut donc vivre comme il lui plaît.

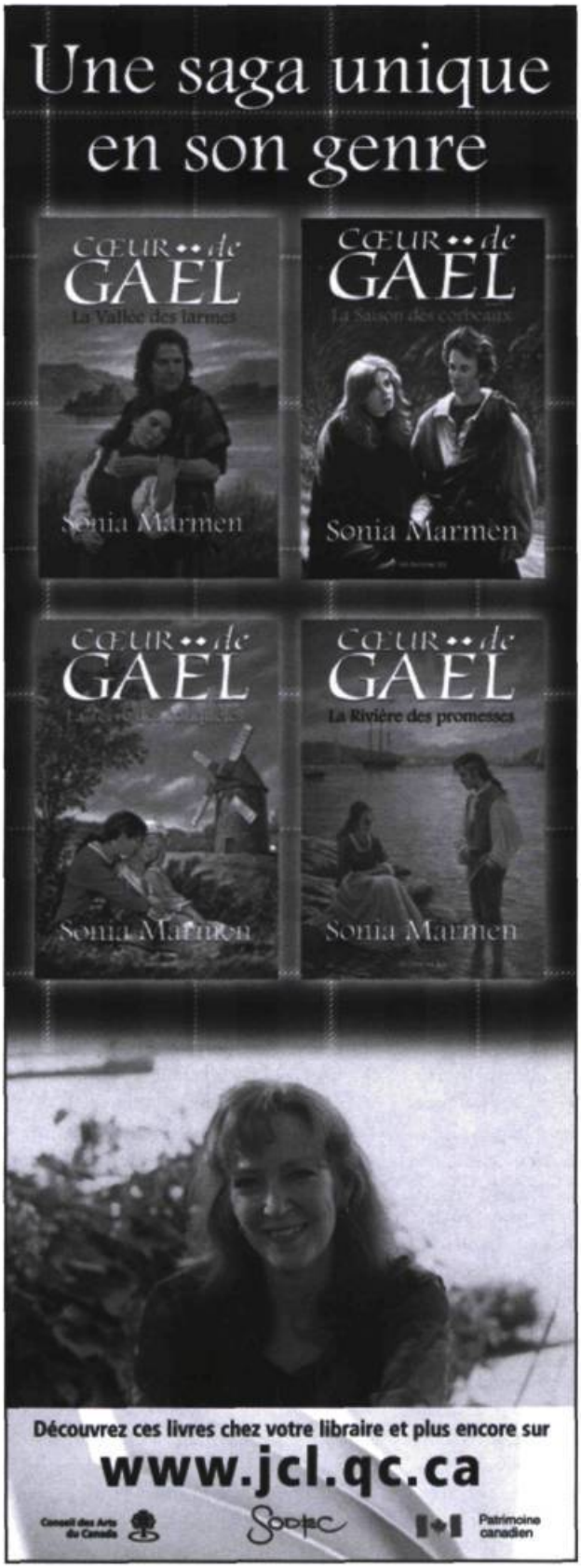
La haine. C'est la conséquence du refus de son père d'épouser celui qu'elle aime. Elle en vient à détester son père, voire sa belle-mère, d'où la recherche qu'elle entreprend pour mieux retrouver, connaître sa vraie mère. Elle ne pardonne pas à son père sa réaction, lors de la naissance d'une sœur mort-né. «J'ai choisi la haine à défaut de pouvoir l'aimer » (p. 226), avoue-t-elle.

L'amour. Autant Catherine peut haïr, autant elle peut aimer. Elle aime passionnément Éléazar. C'est même un grand amour, l'un des plus beaux de notre littérature. Il faut (re)lire les belles pages dignes d'une écrivaine accomplie, quand Catherine se donne à Éléazar, pour fuir la maison Trestler, et quand son mari la prend, à son retour de Montréal, alors qu'elle attend son deuxième enfant, un fils qu'elle voudrait bien présenter à son père pour faire la paix (p. 141). Il faut dire que le **désir** de cette jeune femme est associé à sa grande passion pour Éléazar. Et elle entend aller jusqu'au bout de son désir, clame-t-elle à son père (p. 173). Car, contrairement à son aïeule, elle « se fait une autre opinion des hommes. Elle cultive un optimisme têtu, rigoureux, qui l'aide à rétablir la distance entre ses désirs et leurs mots. Elle échappera à la fatalité du sexe, à cet engourdissement besogneux qui lie les femmes à la voracité des corps » (p. 142). Et en cela aussi elle rejoint la romancière ou la narratrice.

La quête d'identité. Cette quête, dans *La maison Trestler*, est à la fois individuelle, tant pour la narratrice nationaliste que pour son double, et collective ou nationale. C'est une quête de sens pour le peuple québécois, qui rêve de se réaliser sur le continent américain où il a été abandonné et où il n'a pas encore réussi à se réaliser dans le temps et dans l'espace américain. Le Québec n'est plus une simple colonie de la France, comme il n'est pas un État du pays voisin. *La maison Trestler* pourrait être considéré comme une métaphore du Québec, dominé par les puissances étrangères, et qui en veut encore à la France.

Le regard. Il est omniprésent. C'est par le regard que Catherine attire à elle Éléazar : « [...] le visage d'Éléazar, plus fier que les autres occupé à fouiller les replis de mes paupières, appliqué à détailler mes traits. De l'audace sous une apparente tranquillité, mais pas un mot, pas un geste déplacé. Rien qui puisse éveiller leur méfiance [des parents] ou leurs soupçons » (p. 143). C'est encore par le regard qu'elle résiste à son père. D'ailleurs, « [d]ans la famille, Catherine est la seule à soutenir son regard » (p. 154).

Le féminisme. Il faut convenir que *La maison Trestler* est l'une des grandes œuvres féministes des années 1970-1980. Catherine, comme la narratrice, dénonce le patriarcat et le pouvoir mâle, et refuse le rôle jusque-là dévolu aux femmes, que résume bien l'aïeule, après que sa petite-fille eût osé parler à table, car, elle sait qu'« [a]ux repas, les filles n'ouvrent la bouche que pour se nourrir ». Elle s'interroge : « Pourquoi cet enfant s'immisce-t-elle dans la conversation ? Discuter de guerre et de politique appartient aux hommes. Aux femmes, il suffit de régner à la cuisine. "N'oublie jamais, ma petite fille, dit-elle parfois, qu'un mari se gagne par le ventre et se garde par la vertu" » (p. 142).



La portée du roman

Roman historique, à tout le moins à caractère historique, de par les événements qui y sont rapportés, telles les invasions américaines de 1775 et de 1812-1813, et tous ceux qui entourent la famille Trestler, roman autobiographique aussi, *La maison Trestler* est encore, ainsi que l'a déjà noté Lori Saint-Martin, une sévère « critique de l'Histoire comme discours masculin qui efface toutes traces de la présence des femmes, une tentative de reconstruction d'une lignée matrilinéaire, et une réflexion approfondie sur les liens entre enfantement et création romanesque[7] ». La narratrice réfléchit sur l'Histoire officielle qui ne retient que des événements où les hommes ont le beau rôle. Les femmes sont effacées, oubliées, comme le montre J. J. Trestler, qui a rapidement oublié sa première femme pour la remplacer par une autre, qui, elle, devra se contenter de son rôle de femme à la cuisine, tout en appuyant son mari, associé : « Dieu et père ne font qu'un » (1984, p. 76), avoue Catherine, dans l'édition de 1984, affirmation devenue en 1995 : « Dieu et le marchand de fourrure ne font qu'un » (p. 75). En écrivant Père, avec la majuscule, on pourrait affirmer que le roman est aussi une métaphore du patriarcat, qui jouit de tous les pouvoirs dans la société traditionnelle. Madeleine Ouellette-Michalska a voulu dénoncer cette société et donner, à travers Catherine, un rôle aux femmes, à toutes les femmes dans cette société où elles ont été trop souvent occultées, bafouées. En ce sens, *La maison Trestler* est une œuvre éminemment féministe, qui dénonce « le silence honteux » dont ont été victimes les femmes, qui ont décidé de prendre la parole, mais aussi de se venger, comme le fait Catherine. Le roman est aussi une réflexion sur l'écriture, celle de la contre-histoire, en somme, qui « donne voix aux femmes du passé ». Cette réflexion est associée à un accouchement, à une mise au monde, à une naissance, d'où la décision de la narratrice de briser l'ordre linéaire de son récit pour laisser plus d'emprise en quelque sorte à l'intimité, au désir. Selon Janet M. Paterson, *La maison Trestler* représente un « exemple capital d'un roman historique post moderne québécois », car « [p]ar le biais de nombreuses stratégies discursives, ce roman fait éclater ce grand mythe : tout en reconnaissant l'importance de l'Histoire dans le domaine du savoir, il en signale les nombreuses limites, [...] les failles[8] ». Ainsi *La maison Trestler* fait réellement le procès de l'Histoire.

Notes

1 *La maison Trestler ou le Bejour d'Amérique*, [Montréal], BQ, [1995], 316[1] p. (« Bibliothèque québécoise ») [1re édition : Québec/Amérique, [1984], 299 p. (« Littérature d'Amérique »)].

2 Réginald Martel, « Pour lire sous la charmille. Huit bons livres de saison », *La Presse*, 23 juin 1984, p. D-3.

3 Thérèse Martin, « *La maison Trestler* », *Urgences*, n° 11 (1994), p. 80-83 [v. p. 80].

4 *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique*, Québec, Nuit blanche éditeur, [1994], 237 p.

5 Gérald Gaudet, *Voix d'écrivains. Entretiens*, Montréal, Québec/Amérique, [1985], p. [37]-49 [v. p. 48].

6 François Hébert, « Un roman laborieux sur une maison historique », *Le Devoir*, 19 mai 1984, p. 27.

7 Lori Saint-Martin, « Le corps et la fiction à réinventer : métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, vol. 7, n° 2 (1994), p. 115-134 [v. p. 122].

8 Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, [Ottawa], Les Presses de l'Université d'Ottawa, [1990], p. 54 et 56.